

Les affects du vieillir

Sous la direction de
Philippe Gutton et Jean-Marc Talpin



Psychanalyse et vieillissement



• EDITIONS IN PRESS •

ÉDITIONS IN PRESS
74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris
Tél. : 09 70 77 11 48
www.inpress.fr

« *Psychanalyse et vieillissement* » – Conseil scientifique :

Frédéric Brossard (Asquins)	David Le Breton (Strasbourg)
Catherine Caleca (Paris)	Marion Péruchon (Paris)
Pierre Marie Charazac (Lyon)	Céline Racin (Strasbourg)
Catherine Fourques (Paris)	Jean-Marc Talpin (Lyon)
Michèle Grosclaude (Strasbourg)	Benoît Verdon (Paris)
Philippe Gutton (Paris)	

Secrétariat de la rédaction : Chantal Cousin

Le 1^{er} numéro de la série « Psychanalyse et vieillissement » paru en octobre 2020 a pour thème : *Fragilité et force du lien.*

Le 2^e numéro paru en décembre 2021 a pour thème : *Le vieillissement saisi par le soin.*

Le 3^e numéro paru en janvier 2023 a pour thème : *Vieillir... à quel point ? La pandémie de Covid-19 révélatrice du statut ambigu des personnes âgées.*

Le 4^e numéro paru en janvier 2024 a pour thème : *L'écoute clinique à l'épreuve du vieillissement.*

Le 5^e numéro paru en août 2024 a pour thème : *Vieillissement et enveloppes psychiques.*

Le 6^e numéro a pour thème : *Les affects du vieillir.*

LES AFFECTS DU VIEILLIR.

ISBN : 978-2-38642-319-2

© 2025 ÉDITIONS IN PRESS

Illustration de couverture : © Salamatik – Adobe Stock

Couverture : Lorraine Desgardin

Mise en page : Eve Caracotte

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Les affects du vieillir

Psychanalyse et vieillissement – n°6

sous la direction de
Philippe Gutton et Jean-Marc Talpin



« Psychanalyse et vieillissement »

Le collectif

Le séminaire que nous avons ouvert en 2016, en collaboration avec Catherine Caleca, rassemble notamment des psychiatres, des psychologues, des psychanalystes, praticiens de terrain et/ou enseignants-chercheurs universitaires, de générations diverses. Il crée en 2020 le collectif « Psychanalyse et vieillissement » aux Éditions In Press pour permettre un partage de ses réflexions et travaux et y associer ceux d'autres collègues et spécialistes.

En quoi le vieillissement peut-il intéresser celles et ceux qui sont à l'écoute de l'inconscient hors le temps ? Qu'appelle-t-on vieillissement sous le regard du psychanalyste ? Quels sont ses retentissements sur le fonctionnement psychique, ses impacts sur la métapsychologie ? Quelles sont les modalités de relation et de lien du sujet âgé en famille, en société, en institution ? Des adaptations des *settings* thérapeutiques sont-elles nécessaires ? À quelles conditions ?

Ces problématiques ont été abordées dès les travaux de Freud et de ses premiers collaborateurs ; si elles ont été approfondies de façon substantielle au fil des années, la clinique gériatologique est demeurée somme toute discrètement investie par les psychanalystes. Bien des « psys » qui interviennent aujourd'hui auprès des adultes âgés n'ont pas été sensibilisés à l'éclairage de la psychanalyse sur la dynamique du fonctionnement psychique. Leur formation est parfois cantonnée à la seule neuropsychologie ou psychopathologie cognitive, formation indéniablement précieuse mais qui ne saurait suffire. Aujourd'hui, de surcroît, tout praticien intervenant dans les services hospitaliers de gériatrie et de gérontopsychiatrie, les EHPAD, les réseaux

gérontologiques, etc., s'affronte à des contraintes gestionnaires, à des protocoles formatés prônant des conduites standard à tenir où les mesures quantitatives, si indigentes soient-elles parfois, sont vantées comme seuls repères susceptibles de permettre une évaluation de l'efficacité et de la rentabilité (*sic*) d'un acte clinique. Tout cela menace gravement la prise en compte de la singularité et de la complexité du fonctionnement psychique de chaque personne.

Aux côtés de leurs collègues médecins somaticiens, paramédicaux, infirmiers et soignants, les cliniciens qui adossent leur réflexion et leur pratique à la psychanalyse témoignent, de leur place et à leur manière singulières, de la nécessaire place à faire à l'inconscient et à la psychosexualité dans l'entendement des processus et des problématiques psychiques, à l'élaboration mentale pétrie d'ambivalence et de résistance au changement et qui nécessite du temps (même quand le temps semble manquer), sans oublier le discernement de la dynamique transférentielle qui anime toute rencontre clinique.

Divers ouvrages et articles ont été écrits par d'éminents cliniciens au fil des années et les réflexions qu'ils portent demeurent d'une actualité aiguë. « Psychanalyse et vieillissement » souhaite tout autant donner place aux travaux contemporains que faire mémoire des travaux passés, parfois difficiles à trouver. Dans la filiation de C. Balier, H. Bianchi, R. Dadoun, H. Danon-Boileau, J. Guillaumin, G. Le Gouès et D. Quinodoz, pour n'en citer que quelques un.e.s, nous soutenons combien la longévité reconnue de la vie, et notamment de la vie psychique, justifie la publication de travaux psychanalytiques contemporains approfondis, ouverts au dialogue interdisciplinaire. Car malgré son grand âge, la psychanalyse, n'en déplaise à certains, demeure vivante, moderne, vivifiante.

Philippe Gutton, Benoît Verdon

Sommaire

« Psychanalyse et vieillissement »	5
<u>Introduction</u>	
L'expérience affective du vieillir	9
Philippe Gutton, Jean-Marc Talpin	
<u>Chapitre 1</u>	
Les remaniements affectifs de l'âge	13
David Le Breton	
<u>Chapitre 2</u>	
L'expérience de vieillir longtemps	33
Bernard Brusset	
<u>Chapitre 3</u>	
Les surprises de la honte	49
Gérard Bonnet	
<u>Chapitre 4</u>	
Le sentiment de revanche?	59
Évelyne Larguèche	
<u>Chapitre 5</u>	
Le renoncement au grand âge	71
Pierre Marie Charazac	
<u>Chapitre 6</u>	
Expérience subjective dans la démence	85
Frédéric Brossard	
<u>Chapitre 7</u>	
Place de l'affect dans la maladie d'Alzheimer	99
Catherine Fourques	

Chapitre 8**Les affects en groupe aux temps du vieillir 115**

Jean-Marc Talpin

Chapitre 9**Les affects familiaux remobilisés au grand âge..... 129**

Cécile du Chaylard, Cécile Halbert

Chapitre 10**De l'art d'advenir à la grand-parentalité 141**

Catherine Caleca

Chapitre 11**De la ménopause 159**

Annik Houel

Chapitre 12**Affects identificatoires 173**

Philippe Gutton

Chapitre 13**Destin des affects et vieillissement 191**

Michèle Bertrand

Chapitre 14**Affect, objet, soma 201**

Marion Péruchon

Chapitre 15**La névrose infantile comme recours subjectivant
à la mobilisation de l'affect..... 217**

Mireille Trouilloud

Bibliographie 233

Introduction

L'expérience affective du vieillir

Philippe Gutton, Jean-Marc Talpin

Donner le titre d'affect à un ouvrage psychanalytique¹ est une audace certaine en risque de confusion, tant dans son évolution au sein des travaux de Freud que dans son devenir contemporain. La difficulté est cette inévitable oscillation de notre pensée entre phénoménologie et métapsychologie. Nous savons que la scientificité de notre discipline bute sur le problème de l'affect. La diversité des synonymes français : sensation, sentiment, ressenti incitent J. Laplanche et J.-B. Pontalis en leur *Vocabulaire* à se référer au terme de « motion pulsionnelle », une pulsion en acte et en mouvement. « L'affect est une qualité mouvante, accompagnée d'une tonalité subjective » modifiée par le langage qu'il inspire et d'un effet de symbolisation. Dualité pas simple à maintenir lorsque « tout donne à penser que le mouvement parti du corps a subi un renforcement d'investissements émanant de la pulsion, et que les affects ainsi produits ont désespérément cherché des représentations [...], comme pour contenir dans la psyché une tension qui tendrait à se décharger directement dans l'acte »².

1. Ce prologue s'inspire du texte fondamental et complexe d'A. Green (1970), *L'affect*, pour le Trentième congrès des psychanalystes de langue romane, 15-18 mai 1970, Paris et remis aux membres de la Société Psychanalytique de Paris avant le colloque.

2. *Ibid.*, p. 177.

La « motion pulsionnelle » est éveillée, dirions-nous inspirée, soit par une perception externe (dans la réalité corporelle ou/et anthropologique), soit par une représentation (un fantasme construit dans la psyché). Deux angles de vue associent leurs différences, si ce n'est leur opposition. Quelle est « la vraie représentation de nos sensations » interrogeait Matisse en arrivant à Collioure ? – Entre les mondes externe et interne de l'objet, quelles connexions, quelles liaisons et déliaisons ? – Entre la topique secondaire freudienne sexuelle et agressive et la topique primaire identificatoire : le sentiment continu d'exister, quelles connexions subjectales (dites tertiaires) et quels « manques » de connexion ? Cette participation entre le Moi et le Je, ces deux champs indissociables, serait-ce la clinique de l'affect ? On n'échappe jamais aux énigmes de l'affect toujours partagé...

« Je suis » et dès lors « je pense » n'affirme pas que « je suis » sur le modèle cartésien mais introduit un doute. « L'élan vital » (H. Bergson) est questionné sans cesse.

Après ce préambule, nous nous centrons sur ce qu'on peut nommer affect-signal : « je vieillis ». La révélation du vieillir, ce nouveau fonctionnement psychique s'impose au présent. Un événement où le sujet *s'affecte*, se ressent, s'évoque et initie son changement. Jusqu'alors réprimé, l'affect du vieillissement se révèle. C'est le temps de l'événement affectif. Cette information ne peut pas être pensée tel un concept géré seulement par l'argument de l'âge, mais définit un nouveau parcours subjectal. Ressentir son vieillissement est souvent mal toléré, voire dénié. Ailleurs, sa prise de conscience passagère ou définitive se déclare, s'impose sous différentes expressions avec une certaine valeur représentationnelle et à diverses occasions ou événements. Change-t-elle les conditions de la vie, la philosophie ? Nous l'avons dit, l'âge avancé n'est pas toujours la motivation principale. C'est ce polymorphisme des « mouvements affectifs en quête de forme » (A. Green) que nous travaillons ici, non seulement tel que le vieillissement se manifeste mais aussi tel que chacun l'interprète selon sa subjectivation, son caractère. Ce signal part de la forme la plus

corporelle, la sensation, l'émotion vers celle qui est la plus intégrée psychiquement, le sentiment, la passion.

Les affects signant le vieillissement révèlent à la conscience une évolution, un changement en cours, peut-être même une métamorphose. Ils viennent du champ corporel (ses déficits) et du champ anthropologique (le regard de l'autre et de la société), et pénètrent dans la psyché. « Le temps passe, suis-je toujours le même lorsque tout se transforme ? Je sais bien mais quand même. »

Cette « motion pulsionnelle » dans la fameuse sorcière métapsychologique est une force à l'œuvre négative, inexorable de déprise avec peut-être un potentiel de reprise : affects de tension et affects de décharge. « J'ai envie de mourir et, pourtant, je me soigne », dit une dame de 99 ans en EHPAD. « Je demeure présent à ce monde auquel pourtant je n'appartiens plus » (F. Mauriac). Après la discorde, un travail de concorde. Le terrain conquis par les affects du vieillir (C. Parat) accompagnés de douleur ou/et de jouissance, accule le sujet. Il évolue autrement. Ces affects soumis aux systèmes de défense de la deuxième topique s'imposant ou/et se réprimant, se niant sont aussi dans le primaire, dans la profondeur de l'inconscient énigmatique et fondamental. Ils imposent une seconde vie, « véritable topique externe néo-traumatique » écrit J. Guillaumin et tentative d'en émerger. D'une part, dissociation, désintrinsication des pulsions destructives et érotiques, forces clivantes au sein du Moi... et entre le Moi et ses objets cherchant également à se réorganiser. Réalité interne et externe haïe et aimée, assurément complexe. Renoncer et retrouver-crée. Le modèle état-limite peut nous aider à penser la force et la sémiologie de ces affects.

L'affect n'est pas seulement « le corps ému » mais « le regard sur le corps ému »³, il est à ce titre interprétatif et susceptible de transformations (bien souvent ambiguës). Distinguons trois regards intriqués où s'exprime la qualité de l'expérience affective :

- ce qui signe « mon » identification ;

3. *Ibid.*, p. 174.

- ce qui est l'objet de cette propriété, mon corps ;
- et dès lors, ce dont je parle ou ne parle pas.

Articulé entre désir de l'un et désir de l'autre, l'affect est partagé entre structure interne et situation clinique, entre subjectivité et intersubjectivité. Ce partage ne renvoie pas seulement à des maladies en particulier neuro-psychologiques, mais aux formes diverses de chaque organisation subjectale œdipienne et précœdipienne. Le lien affectif qui envahit le langage se fait surtout par la parole des plaintes et des encouragements des activités, des mouvements et des immobilités, voire des particularités du corps (souvent psychosomatiques). Il n'y a pas de modèle psychique unique des affects du vieillir ; ne cherchons pas à nous échapper par quelque romantisme triste ou gai. Recevons en introjection ce que nous entendons et voyons, participons même. Que demande-t-on au psychanalyste, si ce n'est à la fois l'empathie et la maîtrise de ses affects, ce paradoxe ? Les textes constituant ce numéro se diversifient les uns des autres et enrichissent ainsi la clinique du thème.

Chapitre 1

Les remaniements affectifs de l'âge

David Le Breton¹

« Chose intéressante, c'est le premier âge de la vie auquel on se sent extérieur alors même qu'on est en plein dedans. À être les témoins de son propre déclin (si on a autant de chance que moi), on peut se permettre, grâce à sa vitalité constante, de prendre un recul considérable [...]. Certes, les signes se multiplient, inexorables, qui mènent à la fâcheuse conclusion, mais malgré tout, on reste extérieur. Et la férocité du regard objectif est brutale »². « Seulement qu'est-ce que j'y peux, moi, si, à ma connaissance, rien, mais alors rien n'est mis en sommeil, quel que soit l'âge de l'homme ? »³.

Le sentiment d'identité mis en question

L'identité qui fonde le rapport au monde nous semble assurée, irréfutable, mais elle est vulnérable, menacée par le regard des autres ou les événements de l'histoire personnelle. Elle n'est pas substantielle

1. David Le Breton, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg, membre de l'Institut Universitaire de France, membre de l'Institut des Études Avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS).

2. Roth, P. (2001). *La bête qui meurt*. Paris, France : Gallimard, folio, 2004, p. 58-59.

3. *Ibid.*, p. 60.

mais relationnelle, sans cesse redéfinie par les circonstances. Elle est un sentiment dont la matière première est le sens et la valeur que le sujet attribue à sa personne et à son existence. Le cours d'une vie n'est pas un long fleuve tranquille, mais exige un remaniement du sentiment de soi lié aux années qui passent, aux rencontres, au travail, aux changements de conditions d'existence, ou même à l'humeur du jour. Le sujet est affectivement au monde, l'existence est un fil continu de sentiments plus ou moins vifs ou diffus, changeants au fil du temps selon les circonstances (Le Breton)⁴. La jouissance du monde est une émotion que chaque situation renouvelle selon ses couleurs propres. Le sentiment d'identité se trame dans l'inachevé, il est modulable, il mobilise en permanence des émotions différentes, cette conviction d'être soi, unique, solide, les pieds sur terre est une fiction personnelle que les autres doivent en permanence étayer avec plus ou moins de bonne volonté. Ses conditions d'existence changent le sujet en même temps qu'il influe sur elles. Surtout dans nos sociétés soumises au recyclage permanent, exigeant de leurs membres de remanier sans relâche leurs investissements, leurs relations aux autres et au monde. La mémoire des anciens n'a plus la moindre valeur dans des sociétés qui n'accumulent plus que des données au sein de logiciels ou des débats sur les réseaux sociaux. On ne peut plus aujourd'hui, même pour les sociétés africaines, dire avec Hampaté Ba qu'un vieillard qui meurt c'est une bibliothèque qui disparaît, mais plutôt la fin d'une sorte d'anomalie, le retrait d'un anachronisme.

L'identité narrative est une construction en mouvement saisie dans le courant de la vie quotidienne et des événements qui en ont modifié le cours, une immense chaîne signifiante que rassemble le sentiment de soi. À travers ce récit, le sujet assure sa continuité narcissique. Mais l'accentuation du vieillissement amène à une sorte de bégaiement du récit de l'histoire personnelle, une difficulté grandissante à penser qu'il s'agit bien de soi. Ce n'est pas tant le vieillissement en lui-même qui induit

4. Le Breton, D. (2021). *Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde*. Paris, France : Petite Bibliothèque Payot.

des rapports spécifiques au monde. La cristallisation sur le moment d'une histoire de vie, d'une série d'événements, un entourage plus ou moins présent et investi par le sujet, des projets, des engagements, la signification donnée à son existence, etc. « Suis-je vraiment vieille, et aux yeux de qui ? »⁵, se demande Laure Adler. « Pour moi-même, cela dépend des jours et des circonstances. Cela fluctue. Mais dans le regard des autres mon sort est scellé, sans doute depuis longtemps ? »⁶.

Il n'existe aucun modèle, aucune ritualité pour guider le vieillissement mais une multitude d'exemples contradictoires autour de soi ou dans la littérature et le cinéma. Rien vraiment pour rassurer. « La vieillesse est la maladie de la temporalité, et par conséquent elle est à la fois normale et pathologique »⁷, écrit V. Jankélévitch. « Aussi le vieillissement n'a-t-il rien à voir avec une raréfaction de l'être, ni avec une exténuation de l'épaisseur vitale. La vieillesse est donc un mode d'être comme la jeunesse et l'âge mûr ; et ce mode d'être n'est déficient que pour une surconscience synoptique, et à condition de comparer, de mesurer ou de juger du dehors ; vécu du dedans, le présent sénile n'est pas plus vide pour l'homme âgé que le présent juvénile pour l'homme jeune ; il a seulement une autre allure, un autre rythme, un autre tempo ; une tonalité différente »⁸. Ce qui change surtout c'est le regard des autres sur soi qui n'est pas sans incidence sur le sentiment de soi.

André Gide traduit une expérience commune dans son journal daté du 6 mars 1941 : « Mon âme est demeurée jeune à ce point qu'il me semble sans cesse que, le septuagénaire que je suis indubitablement, c'est un rôle que j'assume ; et les infirmités, les défaillances qui me rappellent mon âge, viennent à la manière du souffleur, me le remettre en mémoire lorsque je serais enclin à m'en écarter »⁹. À la fois, on demeure la même personne qu'autrefois, mais on n'est plus semblable à soi. D'où la formule

5. Adler, L. (2020). *La voyageuse de nuit*. Paris, France : Grasset, p. 17.

6. *Ibid.*

7. Jankélévitch, V. (1970). *La mort*. Paris, France : Champ-Flammarion, 1977, p. 192.

8. *Ibid.*, p. 207.

9. Gide, A. (1942). *Journal 1939-1942*. Paris, France : Gallimard, 1946, p. 124.

de Marcel Proust¹⁰ qui disait d'un vieillard qui meurt que c'était un adolescent qui s'attardait encore. Et l'on connaît cette parole courante des pensionnaires de maisons de retraite qui souffrent de leur situation : « Ici il n'y a que des vieux. » Comment est affectivement vécue cette déchirure entre le sentiment de soi et le fait pourtant d'être confronté à une existence devenue plus problématique, ne serait-ce que dans le regard des autres¹¹ ?

L'épreuve du vieillissement

L'individu avance dans son existence en tâtonnant, souvent contraint à revoir ses objectifs, à modifier son regard sur lui-même, particulièrement quand le sentiment de vieillir apparaît. Enchevêtré au cœur des circonstances sociales, le sentiment d'identité est pris dans la trame du temps et des événements imprévisibles susceptibles de transformer les routines du rapport au monde. La « contingence du monde »¹² implique de cheminer avec le risque de perdre des objets d'attachement (un animal, un appartement...), des proches (deuil, séparation, éloignement, etc.), des capacités physiques (maladies, douleurs, handicap, fatigue, etc.). Un changement de milieu (entrée dans une maison de retraite...), l'annonce d'une maladie grave, une chute sérieuse, etc. Différent de l'âge chronologique, le sentiment du vieillissement est un moment critique qui transforme le sentiment de soi, restreint les possibilités d'action, affaiblit les désirs et confronte à des résistances qui n'existaient pas auparavant. Même si elle est plutôt associée à une sorte de « jeunesse » de la vieillesse, la retraite est pour beaucoup le

10. Proust, M. (1927). *Le temps retrouvé*. Paris, France : Gallimard, folio, 1954.

11. Bien entendu, le statut des personnes âgées est radicalement différent d'une société à une autre ou au fil de l'histoire. Cf. Thomas, L.-V. (1983). La vieillesse en Afrique noire. Transmission orale et rareté individuelle. *Communications*, 37, 69-87. Minois, G. (1987). *Histoire de la vieillesse. De l'Antiquité à la Renaissance*. Paris, France : Fayard.

12. Strauss, A. (1992). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris, France : L'Harmattan, p. 40.

moment tangible d'une transformation de soi pour le meilleur ou pour le pire, premiers pas dans une autre dimension affective de l'existence.

Si certains le vivent sereinement, le vieillissement impose un ajustement biographique qui mobilise une affectivité changeante avec des périodes de mélancolie ou de colère, particulièrement dans l'impossibilité d'accomplir une action souhaitée alors qu'elle relevait, il y a peu de temps encore de la banalité des jours. L'affectivité fluctue en relation avec le niveau de l'estime de soi, parfois accentuée par des réussites inattendues ou meurtries par des limitations grandissantes. Mais aucune équation n'est pensable à ce propos car ce n'est pas tant l'événement qui importe que la manière dont l'individu le vit, ce qu'il en fait, la signification qu'il lui confère. La même situation peut être vécue de manière radicalement différente au regard d'une série de composantes liées à l'histoire de vie, à la qualité de l'entourage, aux valeurs de l'individu...

Le vieillissement implique la perte graduelle d'un monde pour accéder à un autre plus fragile, plus incertain, où la liberté de mouvement tend à s'atténuer tandis que change aussi le regard d'autrui. Moment critique de l'existence mais irréversible. Face à une sévère épreuve de santé ou par exemple les uns se battent avec confiance et s'ajustent aux circonstances tandis que d'autres ruminent leur infortune dans une résignation qui renforce le malaise de leur situation. Le rapport affectif au monde est une question de sens, non de faits (Le Breton)¹³. Des sujets âgés très affectés physiquement continuent à aimer leur existence alors que d'autres, avec de moindres limitations ou épargnés encore par elles, refusent de se reconnaître dans cette situation et d'entamer un deuil graduel de soi au regard de leurs activités, de leurs attentes, de leur réception par les autres...

Même d'un âge identique, l'hétérogénéité des sujets âgés rend difficile toute affirmation qui ne contienne pas maintes nuances ou exceptions. Penser la vieillesse implique de penser les ambivalences

13. Le Breton, D. (2020). *Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde*. Paris, France : Petite Bibliothèque Payot.

et les complexités d'une génération dont les membres ne sont jamais interchangeables. Le désir est une mesure du goût de vivre, le sentiment d'être toujours immergé dans un monde perçu comme valable et apportant chaque jour ses satisfactions particulières. Quand l'individu désinvestit le monde qui l'entoure alors la vieillesse est un accablement. Tant qu'il demeure de plain-pied dans ses désirs, garde ou fonde des domaines d'investissement qui lui tiennent à cœur, l'âge de l'état civil demeure sans importance pour lui. Le désir est sans âge, il est une question d'opportunité, de circonstance dont il est seul juge. La qualité des échanges avec les autres, le goût des choses, est d'abord une question de sens.

Le fait de prendre de l'âge modifie la position de l'individu au sein du lien social, et en conséquence l'ensemble de ses relations aux autres. On peine souvent à reconnaître les proches touchés par le grand âge et dont le caractère s'est modifié. Le premier ébranlement accompagne souvent la retraite pour ceux qui s'identifiaient essentiellement à leur travail ou pour qui il en était une composante significative. La perte du rôle social, des échanges avec les collègues, la régularité d'un emploi du temps scandé par les activités professionnelles, met des hommes (surtout) ou des femmes face à un sentiment de vide, d'insignifiance, d'inutilité. Rupture biographique qui entraîne l'effacement d'une part du goût de vivre. Le couple est confronté au séisme heureux ou périlleux de se trouver ensemble tout au long du jour. La tonalité affective du rapport au monde aboutit selon les cas à des rapprochements ou à des rejets mutuels sans que le couple ne puisse se séparer. *Le Chat*¹⁴, roman de Georges Simenon (1967) ou le film de Pierre Granier-Deferre (1971)¹⁵, avec Jean Gabin et Simone Signoret, est une illustration tragique de la dégradation de la relation affective d'un couple et de l'ambivalence des sentiments. Quand son épouse meurt le vieil homme en est profondément ébranlé après l'avoir pourtant sans cesse rejetée. La question du sens de la vie se pose alors de plus en plus avec cette abondance de

14. Simenon, G. (1967). *Le chat*. Paris, France : Presses de la Cité.

15. *Le chat*, film franco-italien de Pierre Granier-Deferre, 1971.

temps devant soi et des ressources physiques qui s'amenuisent, l'émergence de handicaps, la perte de plus en plus sensible des proches... Les stéréotypes de genre protègent en ce sens davantage les femmes que les hommes des générations âgées d'aujourd'hui. Elles tiennent leur maison, cuisinent, reçoivent volontiers leurs petits-enfants...

Au cours du vieillissement s'exerce une dialectique entre un idéal du Moi qui échappe largement aux atteintes du temps, et un quotidien plein de déceptions, de frustrations, miroir souvent brisé ou fêlé où il est malaisé de se retrouver. Cette amertume produit souvent un narcissisme qui n'est plus l'amour de soi, mais un repli pour se protéger, parfois à l'opposé des attitudes de la personne au cours de son existence. Le vieillissement est en ce sens une puissance de transformation affective qui rend parfois difficile de reconnaître l'homme ou la femme qui entre dans ce processus. « Je ne me reconnais plus », « je ne suis plus le même qu'avant » sont des paroles communes. Les personnes savent qu'elles sont demeurées les mêmes mais en proie à l'irréversibilité du temps. Crise de la dernière partie de la vie. Ceux qui avaient toujours revendiqué leur autonomie sont souvent hantés par la peur d'être abandonnés et reprochent par exemple à leurs enfants de ne plus les voir alors qu'ils reçoivent pourtant des visites régulières. Certaines deviennent aigries, acariâtres, exigeantes, agressives. Chez les vieillards : « Outre une sottise et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs épineuses et insociables ; et la superstition, et un soin ridicule des richesses lors que l'usage en est perdu, j'y trouve plus d'envie, d'injustice et de malignité, note Montaigne [...]. Et ne se void point d'ames ou fort rare, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et au moisi [...]. Quelles metamorphoses luy voy-je faire tous les jours en plusieurs de mes cognoissans [...]. Il y faut grande provision d'estude et grande precaution pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leurs projets. Je sens que, nonobstant tous mes retranchemens, elle gaigne pied a pied sur moy »¹⁶. Mais les exemples seraient nombreux à ce propos. Chez Michel

16. Montaigne, M. de (1588). *Essais, livre III*. Paris, France : Garnier-Flammarion, 1969, p. 33.

Leiris, entre autres, toujours attentif à se scruter sans complaisance : « S'énervier de vieillir le rendant acariâtre et savoir cela augmentant son énervement, c'était pire qu'un cercle vicieux : sa mauvaise humeur était engagée dans une escalade dont on ne pouvait prévoir quel sommet elle atteindrait... »¹⁷. Des misanthropes se transforment en personnages bourrés de générosité après une rencontre à l'image de Clint Eastwood dans *Gran Torino* (2008)¹⁸, Jack Nicholson dans *Monsieur Schmidt* (2002)¹⁹ ou de Michel Simon dans *Le vieil homme et l'enfant* (1967)²⁰. Le vieillissement marque à cet égard l'entrée dans une dimension affective inédite pour la personne et ses proches.

Amertume

On ne devient soi-même que dans la confrontation aux autres. L'interaction problématise ainsi le sentiment d'identité (Le Breton)²¹. Toute affirmation de soi exige l'agrément du public concerné et le vieillissement, sans parler de l'âgisme, vient souvent démentir l'image et l'estime de soi que possédait le sujet âgé. Le sentiment de soi, et donc l'affectivité mise en jeu, dépend toujours de l'interaction avec les autres et des représentations dont il est l'objet, même s'il ne se reconnaît pas en elles. Il est souvent écartelé entre le sentiment qu'il possède de lui-même et le regard que lui renvoie l'extérieur. La vieillesse est un attribut qui jaillit du regard des autres, et épingle l'individu à une situation où il se reconnaît mal. Dans sa vie personnelle, N. Elias observe avec tristesse le peu d'empathie de personnes plus jeunes envers leurs aînés. Il évoque une scène où il est invité par un couple de jeunes collègues. Lors de l'apéritif, on le prie de s'asseoir sur un siège

17. Leiris, M. (1981). *Le ruban au cou d'Olympia*. Paris, France : Gallimard, p. 154.

18. *Gran Torino*, film américain de Clint Eastwood, 2008.

19. *Monsieur Schmidt*, film américain d'Alexander Payne, 2002.

20. *Le vieil homme et l'enfant*, film français de Claude Berri, 1967.

21. Le Breton, D. (2013). *Anthropologie du corps et modernité*. Paris, France : PUF, 2016.

de toile très bas. Au moment de passer à table, il se lève et suscite une admiration perverse : « Eh bien ! vous êtes encore en bien bonne forme ! Le vieux Pleisner est venu dîner à la maison il y a quelque temps. Il s'était assis sur le même siège bas que vous, mais lui ne pouvait pas s'en relever, malgré tous ses efforts. Vous auriez dû le voir. Finalement nous avons dû l'aider »²². Et le couple rit dans une totale absence d'identification comme si les limitations de la vieillesse n'allaient jamais les toucher et resteraient éternellement un motif de dérision.

De telles situations sont humiliantes, douloureuses, face à des interlocuteurs qui à aucun moment n'ont conscience de leur cruauté, mais traduisent à leur insu le fossé avec les personnes âgées perçues comme relevant finalement d'une espèce différente. Parfois leur lenteur aux caisses des supermarchés ou sur les trottoirs, leur prudence au volant de leur voiture, les vouent à l'hostilité ou à l'impatience ou, à l'inverse, à une attitude protectrice, voire condescendante. Autant de manques de reconnaissance, voire de mépris qui leur imposent un statut déprécié au regard du lien social. Certaines personnes âgées s'efforcent alors d'éviter des contacts qui risquent de les blesser, elles cessent de se rendre à des activités d'où elles se sentent écartées à cause de leur âge, ou qui exigent de longues marches ou la difficulté de garer leur voiture. Parfois, c'est l'absence d'accessibilité des lieux, de marches, d'étages à gravir... M. Mannoni le dit à sa façon à propos des établissements gériatriques : « S'il y a effondrement psychique chez le vieillard malade, isolé ou mal toléré dans sa famille ou dans l'Institution, c'est parce que, dans son rapport à l'autre, la personne âgée n'est plus traitée comme un *sujet*, mais devient uniquement objet de soins. Il n'y a pas d'ancrage pour elle de son désir de l'Autre »²³.

Mais quand elle est sans remède, la frustration engendre le désespoir, le ressentiment, la colère, une lente érosion qui fissure peu à peu le

22. Elias, N. (1982). *La solitude des mourants*. Paris, France : Christian-Bourgeois, 1987, p. 96.

23. Mannoni, M. (1991). *Le nommé et l'innommable. Le dernier mot de la vie*. Paris, France : Seuil, p. 31.

goût de vivre. Le « consentement au négatif »²⁴ est, pour P. Gutton, un préalable à la créativité et à la sérénité dans le grand âge. L'apaisement appelle à pactiser avec les limitations qui s'accroissent pour assurer un sentiment de continuité de soi qui évite la déploration. Mais cette période de la vie n'est pas toujours aisée, et l'humeur est souvent changeante à l'image de ce qu'André Gide écrit dans son journal qui sollicite des tonalités affectives contrastées. Il ne se reconnaît plus dans le vieillissement qui l'affecte, son rapport au monde est teinté d'ambivalence. La mélancolie qui l'imprègne, son manque d'appétit de vivre, se traduit justement par son absence de goût pour la nourriture : « J'ai fait connaissance d'un mot qui désigne un état dont je souffre depuis quelques mois ; un très beau mot : l'anorexie. [...] le pire c'est que je n'en souffre presque pas ; mais mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que parfois je ne sais plus bien ce qui me maintient encore en vie sinon l'habitude de vivre »²⁵. « [...] je ne voudrais pas non plus me complaire. Hier, [...], j'ai soudain senti que, somme toute, je pouvais encore me sentir heureux de vivre [...] »²⁶. La mort de sa compagne lui donne le sentiment de ne plus être qu'un semblant de lui-même. La lecture l'intéresse de moins en moins. Il éprouve de brefs moments de joie, mais le plus souvent un brouillard d'amertume s'empare de lui : « Je me suis surpris hier en train de me demander le plus sérieusement du monde si vraiment j'étais encore vivant. Le monde extérieur était là et je le percevais à merveille ; mais était-ce bien moi qui le percevais ? »²⁷. Le sentiment de la vieillesse accentue ce genre de contraste, suscitant une affectivité en dents de scie d'une heure à l'autre selon les moments heureux ou les déceptions, le rappel de ce qui est perdu ou le surgissement des souvenirs.

24. Gutton, P. avec la collaboration de M.-C. Aubray (2020). De l'objet à l'Objet. Dans B. Verdon et P. Gutton (dir.). *Fragilité et force du lien. Psychanalyse et vieillissement, n°1*. Paris, France : In Press, p. 17-33 (p. 29).

25. Gide, A. (1952). *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*. Paris, France : Gallimard, 1981, p. 14.

26. *Ibid.*, p. 16-17.

27. *Ibid.*, p. 44.

Chez A. Gide, comme chez beaucoup de personnes âgées, le sentiment de l'âge est un sismographe de la relation affective au monde. « De retour à Paris, où la vie reprend goût, je reprends plaisir à vivre. À quoi bon me rappeler mon âge sans cesse ? »²⁸. « Je parviens bien difficilement, bien rarement, à avoir le même âge tous les jours »²⁹. « Je n'avais pas pris mes dispositions pour vivre aussi vieux. À partir d'un certain âge, il m'a semblé que je quittais mon rôle »³⁰. La douleur de vieillir est liée à la profondeur de l'atteinte narcissique. Mais de grandes différences existent d'un sujet à l'autre dans les modalités de l'affrontement aux temps qui passe et aux altérations physiques qui en découlent, la dépendance envers les autres, le sentiment de devenir peu à peu un citoyen a minima en ayant perdu une immense part de sa valeur sociale et intime. P. Gutton situe le moment de dépressivité durable, voire de dépression, quand les capacités d'investissement significatif du sujet entrent dans une phase désobjectalisante, les attachements antérieurs se défont, mais « l'objet remplaçant serait plus difficile à atteindre et plus inadéquat, on pourrait dire plus lourd de déplaisir »³¹. D'où les propos désabusés souvent entendus : « Je ne suis plus capable de rien », « Le bon Dieu m'a abandonné », « C'était tellement mieux avant ». L'horizon de sens a disparu. Un narcissisme négatif prend le pas qui déconstruit lentement le goût de vivre du sujet (Green)³², l'ombre de l'objet tombe sur le moi.

La vieillesse est souvent une mise à mal progressive de l'idéal du Moi, c'est-à-dire des valeurs, des représentations sur soi, sur son existence, qui animaient la vie quotidienne et les projets, héritage de l'enfance,

28. *Ibid.*, p. 81.

29. *Ibid.*, p. 104.

30. *Ibid.*, p. 182.

31. Gutton, P. avec la collaboration de M.-C. Aubray (2020). De l'objet à l'Objet. Dans B. et Verdon, P. Gutton (dir.). *Fragilité et force du lien. Psychanalyse et vieillissement, n°1. Op. cit.*, p. 21.

32. Green, A. (1980). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, France : Les Éditions de Minuit, 1983.

de l'histoire de vie, des influences reçues. Elle est pour certains une désidentification, le sentiment amer de devenir de plus en plus étranger à soi-même et relié à un corps qui paraît un désaveu de toute l'existence, surtout quand les handicaps brisent les passions d'une vie comme de voyager, de marcher, de nager, de faire du vélo, de danser, ou même de jardiner, de lire, etc. Ce sont aussi des univers sociaux qui disparaissent. La diminution des capacités physiques entraîne une perte de l'estime de soi avec de surcroît un sentiment de honte associé à certaines d'entre elles qui induisent la dépendance comme l'incontinence, la surdité, la vue qui diminue, les troubles de la marche... « Des fonctions qui jadis étaient faciles, ou même agréables, deviennent humiliantes depuis qu'elles sont devenues malaisées »³³, dit l'empereur Hadrien sous la plume de Marguerite Yourcenar. Une homéopathie de la mort née d'une série de limitations finit par rendre acceptable un cheminement inéluctable vers la fin, à travers la succession des soucis de santé, des douleurs, de la fatigue, de la disparition des proches, etc. Cette accumulation entame le goût de vivre en suscitant une amertume plus ou moins prononcée où la mort apparaît peu à peu comme un soulagement.

Rumination amère sur le temps qui passe et sur ce qui a été perdu, sentiment d'exil sans cesse aggravé par les avancées technologiques que les sujets âgés peinent à intégrer, surtout quand ils ne voient guère la nécessité de leur usage. Et surtout le sentiment de devenir hors de propos du fait de leur âge. L'accumulation des dernières fois ou la peur que telle activité, telle rencontre, tel voyage, ne soit plus jamais possible, ajoute à l'ébranlement progressif. « Il avait un âge. Il n'en avait pas toujours eu. Longtemps, pendant les années les plus importantes de sa vie (phrase qui, lui échappant, l'ahurit), il n'avait pas eu d'âge du tout, il se recommençait sans cesse, et les années ne compaient pas »³⁴. Il n'y a plus de possibilité de s'identifier à des modèles,

33. Yourcenar, M. (1968). *L'Œuvre au noir*. Paris, France : Le Livre de Poche, 1972, p. 401.

34. Gorz, A. (1961). Le vieillissement. Dans *Le traître suivi de Le vieillissement*. Paris : France, folio, 2004, p. 373-405 (p. 377).

à l'inverse les anciennes identifications ne tiennent plus guère devant le désaveu des faits et parfois les moqueries ou la condescendance des autres. Cet ébranlement des assises de soi induit un sentiment de vide, d'insignifiance.

La présence ou non de *significant others* auprès de soi, c'est-à-dire un tissu social investi par le sujet alimente le goût de vivre de ceux qui sont attachés à une vie familiale ou sociale, mais d'autres rejettent ces présences dans le désir de demeurer seuls car ils ne supportent pas d'être l'objet d'une telle attention ou bien sont gênés par les mouvements autour d'eux, les bruits, ils préfèrent la solitude. Le sentiment d'être à charge est parfois insupportable. En revanche le fait de l'abandon, de l'isolement, n'avoir personne autour de soi pour éprouver le sentiment de compter pour quelqu'un suscite chez d'autres le désir de disparaître.

Certaines personnes âgées vivent un retrait progressif du sentiment de soi, le dénouement graduel des liens qui les rattachaient au monde, dans un tissu affectif qui les enveloppait. L'étayage sur le domestique prend le pas sur le social à travers une accumulation de pertes que ne compensent plus les gains. L'avancée en âge implique souvent un repli sur le chez-soi, sur des parcours bien connus. Le domicile devient alors un repère et un repaire, selon la formule de Bernadette Veysset³⁵ : un repaire où l'on se sent protégé de l'adversité du monde, un lieu à soi que les autres ne pénètrent pas sans autorisation ; un repère à la fois spatial, identitaire, une charge de souvenir, etc. Des personnes se détachent peu à peu, réduisent leurs liens, quittent leurs associations ou leurs lieux de loisirs. Elles s'épargnent en se repliant sur elles-mêmes. « [...] chez les grands vieillards, un certain désintéressement de la vie n'est pas toujours dépressif : le renoncement à soi peut témoigner d'une lassitude – physique et morale – sans agressivité retournée contre soi (cette dernière témoigne encore d'une vitalité).

35. Veysset, B. en collaboration avec J.-P. Deremble (1989). *Dépendance et vieillissement*. Paris, France : L'Harmattan, Logiques sociales.

Ce renoncement traduit un dernier désir : le repos »³⁶, observe à juste titre P. Danon-Boileau. Le veuvage est sans doute l'épreuve affective la plus redoutable surtout pour les couples qui étaient très attachés l'un à l'autre, parfois dans une relation d'entraide ou de dépendance. Le survivant vit une déchirure irrémédiable de son monde familial, la douleur de voir disparaître l'*axis mundi* de son existence et la nécessité d'affronter le séisme d'une réorganisation radicale de ses journées, de ses nuits, la transformation de son réseau social, parfois le départ en EPHAD ou l'attente de mourir à son tour. Le veuvage est la fin d'un monde. Quand les modifications sont assimilées à des deuils et que le goût de vivre tend à diminuer ou à disparaître, que le compagnon ou la compagne disparaît, la mort cesse de revêtir un aspect tragique et elle est attendue comme un soulagement.

Ambivalences de l'âge

À plusieurs reprises au cours de son existence, Freud écrit que l'âge est une contre-indication à un travail psychique du fait des résistances qu'il lui prête, la difficulté à mettre en œuvre une plasticité psychique qui rend les sujets inéducables, peu influençable, etc. « Nous ne savons qu'une chose, c'est que la qualité de mobilité des investissements psychiques recule de façon frappante avec l'âge »³⁷. En un mot, Freud leur attribue une rigidité peu compatible avec des changements possibles dans leur existence. F. Villa nuance ces propos en observant que ces traits ne sont pas spécifiques au vieillissement. Ils sont de tout âge, cependant l'écoulement du temps modifie l'ancrage des intensités, des équilibres noués par le sujet. « C'est la capacité de déplacement des quantités et de

36. Danon-Boileau, H. (2000). *De la vieillesse à la mort. Point de vue d'un usager*. Paris, France : Calmann-Lévy, p. 100.

37. Freud, S. (1914 [1918]). À partir de l'histoire d'une névrose infantile. Dans *OCF, P, T. XIII*. Paris, France : PUF, 1988, p. 5-118 (p. 112-113).

transformation de la quantité en qualité qui, avec le temps, rencontre une limite, diminue et se voit saisie par une certaine paralysie »³⁸.

L'avancée en âge implique des réaménagements, des créations de soi afin de faire face à l'environnement avec des capacités physiques qui s'atténuent. Ces changements sollicitent des intensités émotionnelles bien différentes si l'individu les intègre dans l'évidence morale de son rapport au monde ou bien s'il en ressent un sentiment de mutilation. Si ce dernier prime, alors le sujet est de plus en plus démuné, dans la déploration de ce que le monde se retire de lui sans appel. Typique en ce sens du dévoilement de ces deux attitudes les échanges épistolaires de Freud et de L. Andreas-Salomé. La vieillesse de Freud est une sorte d'arrachement qui alimente sa mélancolie. À l'inverse, L. Andreas-Salomé se réjouit après avoir fêté son soixante-neuvième anniversaire : « Personnellement, écrit Freud, cela ne me plaît plus avec assez d'intensité. Une carapace d'insensibilité m'enveloppe lentement ; ce que je constate sans me plaindre. C'est aussi une issue naturelle, une façon de commencer à devenir anorganique. On appelle cela, je crois, la sérénité de l'âge »³⁹. « Le changement qui l'accompagne n'est peut-être pas très frappant, tout est resté plein d'intérêt, de ce qui l'était autrefois, les qualités elles-mêmes ne sont pas très différentes, mais il manque un certain écho [...]. À part cela, j'existe encore d'une façon supportable »⁴⁰. À l'opposé, L. Andréas-Salomé se réjouit d'entamer à travers son vieillissement une expérience inédite de son existence. Elle n'en pointe pas moins, mais avec une sorte d'indifférence, le fait que dans le même temps, « se multiplient aussi les ennuis purement personnels et les incommodités physiques »⁴¹. Elle souligne cependant que les souffrances de Freud dues à son cancer sont malgré tout d'un autre ordre. Quelques

38. Villa, F. (2010). *La puissance de vieillir*. Paris, France : PUF, p. 13.

39. Andreas-Salomé, L. (1970). Correspondance (1912-1936). Dans *Correspondance avec Sigmund Freud, suivie du Journal d'une année (1912-1913)*. Paris, France : Gallimard, p. 10-259 (p. 192).

40. *Ibid.*, 193.

41. *Ibid.*, p. 194.

années plus tard, loin d'avoir le sentiment de perdre, elle ne cesse de se réinventer et d'apprendre : « [...] j'éprouve une joie véritable à me rendre compte, à mesure que passent les ans, du temps qu'il faut aux événements pour devenir une expérience intime ; chez nous, cela n'a lieu que dans une vieillesse avancée et c'est pourquoi j'estime qu'il fait vraiment bon vieillir, en dépit du revers, moins agréable, des incommodités »⁴². À 78 ans, Freud voit dans ces mots une sorte de prêche, et il pense que la sérénité dont fait preuve Lou tient à ses cinq ans de moins et au fait qu'étant rarement en colère, elle n'a pas à lutter contre cet affect. « L'ardeur contenue vous use ou use ce qui reste de l'ancien Moi. Et ce n'est pas à 78 ans qu'on en recrée un nouveau »⁴³.

La nostalgie du présent

Quand elle est là, la blessure de l'âge rappelle ce qui est désormais interdit et dont il faut faire le deuil même si cela remplissait auparavant toute l'existence. Nicolas Bouvier en fait l'expérience après avoir arpenté tant de paysages en Europe et en Asie. Les limitations le gagnent, diminuent sa mobilité. « Faire mes trois ou quatre kilomètres quotidiens. Pas possible, les jambes aussitôt bloquées, le dos douloureux, la machine lente à se dérouiller, tous les muscles refusant de se réveiller. Après deux ou trois stations, alors que je sentais la machine se dégripper et que j'allongeais mes foulées dans l'idée d'arriver au quatrième kilomètre, la voiture qui devait me prendre au retour est arrivée beaucoup trop tôt »⁴⁴. Il est frustré de ce combat contre le temps, contre des jambes qui se dérobent et qui l'ont si souvent promené dans le monde entier. « Les jambes portent quand même la tête et la terre vous est donnée par la plante des pieds »⁴⁵. Impossible de croire que

42. *Ibid.*, p. 249.

43. *Ibid.*

44. Bouvier, N. (2005). *Charles-Albert Cingria en roue libre*. Lausanne, Suisse : Zoé, p. 59.

45. *Ibid.*

la marche devient une telle lutte contre la douleur alors qu'elle a si longtemps coulée dans l'évidence.

P. Sansot dit aussi la lassitude qui l'oblige à compter ses pas, mais il envisage sereinement l'avenir malgré une restriction de son espace. « Avec les ans je me ménagerai des pauses. Je réapprendrai à mettre un pied devant l'autre. J'endosserai ou non une écharpe selon l'humeur du ciel. Je reprendrai souffle d'un banc à l'autre. Encore plus tard, j'atteindrai un premier banc et je ne poursuivrai pas l'aventure. Plus tard encore, je demeurerai dans mon appartement. J'accompagnerai du regard des gamins en état d'arpenter la chaussée »⁴⁶. Le grand écrivain portugais Miguel Torga, provisoirement impuissant à se déplacer, dit sa détresse : « Marcher était pour moi un plaisir innocent, ma façon privilégiée de connaître le monde, l'expression la plus directe de ma liberté. [...]. La jambe étendue, je ne sais pas ce que je vais devenir, invalide de corps et aussi d'esprit, car jamais l'un n'a fonctionné sans l'autre. Il manque à mon entendement la longueur de mes enjambées »⁴⁷. Dix ans plus tard, non sans peine, à Sao Martinho de Anta où il tenait une consultation médicale, il marche encore comme en une ultime célébration des collines qu'il a tant parcourues et tant aimées : « L'après-midi entière à gravir, à perdre haleine, certainement pour la dernière fois, les rochers familiers dominant le Douro et à recevoir, en communiant par les yeux, chaque image éblouissante comme un sacrement »⁴⁸.

Dans les dernières années de sa vie, Hermann Hesse arpente les forêts de Montagnola malgré ses maux de dos. Mais au fil des jours, par force, les distances parcourues diminuent. Peu avant de mourir, il écrit : « Je reste en effet des semaines, des mois durant seul dans mon bureau ou dans mon jardin, trouvant rarement le courage de parcourir le chemin jusqu'à notre village ou même simplement jusqu'à la limite

46. Sansot, P. (2000). *Chemins aux vents*. Paris, France : Payot, p. 297.

47. Torga, M. (1997). *En chair vive. Pages de journal 1977-1993*. Paris, France : José Corti, p. 98-99.

48. *Ibid.*, p. 262.

de notre propriété »⁴⁹. Jean-Jacques Rousseau, l'âge venu, et malgré son amour de la marche, connaît le moment douloureux où sa condition physique le lâche. Il doit se résigner aux dérobades de son corps. « Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte »⁵⁰. Parfois des objets ou la mémoire conjurent la virulence du temps à retirer ce qui fit longtemps le goût de vivre. Ces écrivains quittent avec délicatesse leurs anciennes passions, avec une nostalgie assumée car ils savent de toute façon ne plus avoir prise sur un temps qui leur échappe.

Dix ans après sa longue marche vers la route de la soie, Bernard Ollivier repart pour un parcours de mille kilomètres à pied et en canoë, des sources de la Loire, au Mont Gerbier de Jonc, jusqu'à Nantes. Depuis un moment, il a le sentiment pénible de s'enfermer dans la routine. Quelques années auparavant, en descendant du Mont Blanc, ses genoux ont craqué. Pendant deux ans, il a été privé de randonnées et de courses à pied. Mais il est surtout hanté par son âge, le temps qui passe, le sentiment qu'il a de son vieillissement, même s'il ne le ressent pas physiquement. Il n'est plus tout à fait l'homme qui arpentait l'Asie dix ans auparavant. Il a maintenant 70 ans. Au départ de son voyage, il a prévu 150 kilomètres à pied sur les berges de la Loire et le reste en descendant le fleuve en canoë. « Tiendront-elles, mes vieilles articulations ? J'ai allégé le sac au maximum et prévu des distances conformes à mon grand âge. Pas plus de 25 kilomètres par jour. J'ai un problème à régler avec ma date de naissance. Suis-je encore assez volontaire et solide pour tenir jusqu'à Nantes ? »⁵¹. « Il fallait me ré-humaniser en me mettant – un peu – en danger. Pas question de

49. Hesse, H. (1952). *Éloge de la vieillesse*. Paris, France : Le Livre de Poche, 2000, p. 88.

50. Rousseau, J.-J. (1782). *Les Confessions*. Paris, France : Le Livre de Poche, 1965, p. 132.

51. Ollivier, B. (2009). *Aventures en Loire. 1000 kilomètres à pied et en canoë*. Paris, France : Phébus, p. 22.

vieillir paisiblement dans cette maison normande que j'aime, rebâtie pierre à pierre »⁵². Il a certes jalonné son parcours de contacts pour son hébergement et pour forger des amitiés, mais quand il est contraint de dormir dehors, il découvre que son sac de couchage n'est guère adapté et il frissonne toute la nuit. Il aura souvent froid au long des jours à cause de la pluie qui ne le lâche guère. Il traverse des moments de découragement. Mais peu à peu il renoue avec une bonne condition physique et son goût de vivre reprend le dessus. « Je marche avec un plaisir retrouvé, heureux de constater que les petites douleurs que je ressens dans les jambes et la marque rouge due aux bretelles de mon sac à dos sont peu de choses à côté de cette évidence : j'ai le bonheur d'être en forme, d'aller encore à l'aventure, d'ouvrir des portes de vie »⁵³. Au terme du voyage, il éprouve le sentiment que l'âge ne compte pas, ou du moins pas autant qu'on l'imagine. « En descendant la Loire, j'ai eu mon compte de rencontres, de solitude, de peurs et de joies, de difficultés aussi, en naviguant durant cet été pourri. J'ai surtout eu l'occasion d'aller un peu plus loin en moi-même. À 70 ans, le risque est grand de considérer que c'est le bout de la route, que le trajet de vie va prendre fin »⁵⁴. Mais il le sait le chemin n'est jamais interrompu tant qu'il reste le désir d'être porté par lui.

Jacqueline de Romilly habite à Aix, non loin de la Sainte-Victoire, si souvent peinte par Cézanne, dont la présence tutélaire traverse toute son existence : « depuis près de cinquante ans que je passe toutes mes vacances ici et les emploie toutes à ces promenades, les périodes se sont succédées les unes aux autres ; j'ai été ici en temps de guerre et en temps de paix, mariée puis seule, jeune, puis moins jeune »⁵⁵. Mais elle est désormais à la croisée des chemins avec une force vacillante et sa vue qui baisse. « Depuis quelque dix ans, je n'ai jamais été vers

52. *Ibid.*, p. 25.

53. *Ibid.*, p. 61.

54. *Ibid.*, p. 259.

55. Romilly, J. de (2002). *Sur les chemins de Sainte-Victoire*. Paris, France : Éditions de Fallois, p. 19.

Sainte-Victoire sans me dire que c'était peut-être la dernière fois – ou en tous cas la dernière saison : il suffit d'un col du fémur cassé, ou d'une fatigue au cœur, et il faudra tirer un trait »⁵⁶. « Je sais bien qu'aucun souvenir ne me rendra l'éblouissement de la lumière ni la fraîcheur du vent »⁵⁷. « Non : cela sera perdu. Mais j'essaie. Et sans doute cette conscience d'une beauté qui va d'un moment à l'autre m'échapper est-elle ce qui aujourd'hui m'incite le plus à écrire »⁵⁸. La beauté des paysages l'aide à vieillir. Elle sait que la lumière qui entoure Sainte-Victoire s'éteindra un jour pour elle mais qu'elle continuera à être là comme elle l'est depuis si longtemps. Cette image est pour elle un apaisement et non un regret. « À soixante-dix ans, je retrouve la même jubilation intérieure qu'à trente, comme si toutes ces visites successives se superposaient en un instant d'éternité »⁵⁹. « Je me souviens : quand nous étions deux, je m'écriais souvent : "Oh ! Ce chemin ! J'aime ce chemin !" . Maintenant que je suis seule, je ne dis rien ; mais je sens une joie frémir en moi »⁶⁰.

L. Adler s'interroge : « Jusqu'à quand aurai-je la force et l'envie de marcher dans les rues sans but pendant des heures, de mémoriser des pages de livres que j'aime, de nager vers l'horizon sans me retourner, d'oser continuer à porter des jeans serrés, des bottines compensées, mes créoles aux oreilles ? Jusqu'où mon corps va-t-il me permettre d'aller ? Comment ma mémoire va-t-elle commencer à me trahir ? »⁶¹. Une nostalgie du présent imprègne maintes personnes âgées. Ces questions sont obsédantes car elles engagent le sens de la vie et donc la relation affective aux dernières années de la vie. Elles ne connaissent jamais de réponses univoques. La même personne assume des contrastes, des hauts et des bas, comme dit la langue française.

56. *Ibid.*, p. 18.

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, p. 45.

60. *Ibid.*, p. 50.

61. Adler, L. (2020). *La voyageuse de nuit*. *Op. cit.*, p. 212.



Quels remaniements affectifs traverse-t-on avec l'âge ? Quelles émotions, passions, découvertes ? Quels renoncements ou revanches ? Cet ouvrage, qui réunit de nombreux cliniciens, dessine un large panorama des affects du vieillir.

Ces signaux partent de la forme la plus corporelle, la sensation, l'émotion, à celle qui est la plus intégrée psychologiquement, le sentiment, la passion. Ressentir son vieillissement est souvent mal tempéré voire dénié. Ailleurs, sa prise de conscience passagère ou définitive se déclare sous différentes expressions, à diverses occasions ou événements. Changent-elles les conditions de la vie, sa philosophie ? Parmi les questions abordées : le renoncement au grand âge, l'expérience de vieillir longtemps, la ménopause, la place de l'affect dans la maladie d'Alzheimer, l'art de devenir grands-parents...

C'est ce polymorphisme des expériences affectives que cet ouvrage aborde, non seulement tel que le vieillissement se manifeste, mais tel que chacun l'interprète selon sa subjectivation, son caractère.

Les directeurs d'ouvrage

Philippe Gutton est psychiatre, psychanalyste, professeur honoraire des Universités (Sorbonne, Paris VII Denis-Diderot), fondateur de la revue Adolescence.

Jean-Marc Talpin est professeur émérite de psychopathologie et psychologie clinique, Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique (CRPPC), Université Lyon 2, psychologue, Hôpital de jour du sujet âgé, Centre hospitalier de Vichy.

Les auteurs : *Michèle Bertrand, Gérard Bonnet, Frédéric Brossard, Bernard Brusset, Catherine Caleca, Pierre Marie Charazac, Cécile du Chaylard, Catherine Fourques, Philippe Gutton, Cécile Halbert, Annik Houel, Évelyne Larguèche, David Le Breton, Marion Péruchon, Jean-Marc Talpin, Mireille Trouilloud.*

20 € TTC France

ISBN : 978-2-38642-319-2

Visuel de couverture :

© Salamatik - Adobe Stock



9 782386 423192